

Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse. Entretien avec Florence Weber

In: Genèses, 2, 1990. A la découverte du fait social. pp. 138-147.

Citer ce document / Cite this document :

Noiriel Gérard. Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse. Entretien avec Florence Weber. In: Genèses, 2, 1990. A la découverte du fait social. pp. 138-147.

doi : 10.3406/genes.1990.1035

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1990_num_2_1_1035

Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse

Entretien avec Florence Weber

Gérard Noiriel

creative commons
= 
BY: 
Persée



Florence Weber est anthropologue à l'Institut national de recherches agronomiques (INRA). Elle a récemment soutenu sa thèse consacrée à l'étude ethnographique d'une petite ville industrielle en milieu rural (Bourgogne). Le titre du livre, qui a été tiré de cette étude, *le Travail-à-côté, étude d'ethnographie ouvrière* (INRA-EHESS, 1989) illustre l'objet principal de ses recherches : ausculter les activités ouvrières en dehors de l'usine, depuis le travail, « pour soi », non rémunéré (jardinage, petit élevage...) jusqu'au travail salarié « au noir ». On découvre ainsi un univers ouvrier qui bien qu'appartenant à la grande industrie, a peu de choses à voir avec celui de Billancourt.

GN. : Dans le cadre de cette rubrique « Savoir-Faire » que Genèses consacre aux diverses facettes du « métier » de chercheur en sciences sociales, c'est surtout sur les deux premiers chapitres de ton livre que je voudrais t'interroger. Ces deux chapitres sont centrés en effet sur le « journal de terrain » et « l'auto-analyse ». Or il est peu fréquent, même en ethnologie, qu'on publie ensemble les résultats du travail d'enquête et les matériaux qui composent le journal de terrain. Pourrais-tu nous expliquer pourquoi tu as jugé bon de procéder ainsi ?

Il m'a semblé indispensable de comprendre la façon dont j'avais observé pour pouvoir tirer les leçons de mes observations elles-mêmes. Dans ces conditions, j'ai considéré que si je ne prenais pas le journal de recherche comme un matériau en lui-même, si je le concevais simplement comme une mine d'informations dans laquelle il suffit de puiser, je manquerais toute l'analyse de la subjectivité du chercheur en train d'observer le monde social. Je risquais par là de manquer la technique majeure qui permet de considérer l'ethnographie comme « scientifique ». On peut définir des règles de l'étude de soi-même. Il me semble que si l'on ne s'étudie pas soi-même, on ne peut pas dire grand-chose sur ce que l'on a vu de l'univers social. Pour moi, livrer des résultats de recherche sans montrer, au moins partiellement, comment on y est arrivé, ce serait comme donner les résultats d'une expérience, en physique, sans décrire les conditions de cette expérience. En d'autres termes, ce serait empêcher les autres chercheurs de contrôler son travail. C'est courant, bien sûr, en sciences sociales. Cependant, on n'imagine pas un texte de l'INSEE commentant les résultats d'une enquête « lourde » sans qu'on puisse avoir accès, en même temps ou par ailleurs, au questionnaire et aux principaux résultats de l'analyse statistique. Je veux dire par là que je ne pouvais pas réfléchir sur l'univers sans réfléchir sur

mon rapport à cet univers, et qu'il aurait été malhonnête de ne pas restituer ma position – indissociable de mes observations. Par exemple, dans mon investissement dans le monde familial et festif des ouvriers et dans les échanges qui fondent les relations de voisinage, je n'aurais pas pu entendre (ni surtout leur prêter attention) des formules comme « travailler à côté » ou « ne rien avoir à côté » qui marquent le goût du faire, l'équivalence faire = avoir, le refus des substantifs et l'accent sur les verbes et leurs sujets, le caractère absolu de l'à-côté (à côté de l'usine, de la maison, à côté des classements rigides et des travaux soumis), son incapacité à occuper le centre, etc. Je dois reconnaître que j'ai eu des doutes en publiant cela comme ça. J'ai d'ailleurs subi des réactions très négatives, en particulier dans le milieu ethnologique lui-même. On m'a dit que c'était banal et même qu'il y avait là une forme de complaisance. C'est en effet l'un des risques de ce genre d'exercice ; risque que je n'ai pas complètement dominé.

G.N. : Je ne suis pas surpris que tu te sois heurtée à ce genre de remarques agressives. J'ai remarqué que dans notre milieu, les signes (dans l'écriture, les propos, etc.) qui peuvent être interprétés comme une volonté de « se mettre en avant » sont souvent condamnés (en général de façon « officieuse » : dans les conversations, les propos de couloir et tout ce qui contribue à faire ou défaire les réputations). Chez les historiens, le simple emploi du « je » au lieu du « nous » canonique par un jeune chercheur, est assimilé à une manière de forfanterie. Comme si le milieu intellectuel ne tolérât le « subjectivisme » que lorsqu'il obéit à certaines normes ; la plus impérieuse étant celle de l'âge et de la position occupée dans la hiérarchie (le degré de reconnaissance sociale). Est-ce que tu avais conscience, toi, jeune chercheuse publiant sa thèse, de contrevenir aux règles implicites qui dominent le milieu en consacrant d'emblée deux chapitres à

ton propre statut dans cette recherche ; à ton itinéraire biographique personnel ?

Oui et non. J'ai su tout de suite, avant même d'avoir l'idée de publier ma thèse, avant même qu'elle soit soutenue, que ces chapitres-là déplaisaient beaucoup à des personnes qui avaient une position assez haute dans le milieu, soit des chercheurs confirmés, soit des gens dotés d'un certain pouvoir administratif. Leur attitude m'a déstabilisée mais rapidement leurs arguments m'ont paru datés. J'avais, contrairement à ce qu'on pourrait penser en t'écoutant, une position extrêmement « objectiviste ». Je livrais des éléments subjectifs par souci d'objectivité. J'avais réagi violemment contre l'idée que le terrain, en ethnographie, était une « boîte noire », de l'ordre de l'indicible. Je me souviens d'avoir suivi des conférences, en ethnologie de la France, où le terrain était magnifié comme une expérience mystique, dont on ne pouvait rien dire, qu'on ne pouvait pas analyser par conséquent. C'était au début des années quatre-vingt. Mon directeur de thèse, au contraire, Gérard Althabe, dont j'appréciais énormément la volonté de transparence vis-à-vis du terrain, a toujours trouvé que je n'en disais pas assez. Il m'a fait cette critique au moment de la soutenance. Je trouvais alors qu'il aurait été suicidaire d'en dire plus. Maintenant, je crois qu'en effet certains éléments importants n'ont pas été dits, je m'y mets, c'est un peu difficile.

Le plus difficile, et c'est une critique que m'avait faite un ami sociologue, c'est de m'astreindre moi-même à cette règle effectivement dangereuse tout en ne cherchant pas à imposer une nouvelle norme de l'exposé scientifique, de m'exposer moi-même par souci d'objectivité, mais de ne pas obliger les autres à en dire autant que moi. On se retrouve tout seul, en quelque sorte. Cela dit, cette règle implicite à laquelle tu fais allusion ne me paraît pas intangible, puisqu'elle est nocive, à mon avis. Depuis la publication du journal de terrain de Jeanne Favret, ouvrage pionnier de ce point

de vue, il y a eu le livre de Rabinow, *Un ethnologue au Maroc*, il y a eu la publication du *Journal* de Malinowski, il y a eu un livre de René Lourau sur le *Journal de recherche*. Et puis le livre, déjà ancien, de Georges Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, même s'il ne fait pas l'unanimité, montrait l'importance de l'analyse du chercheur pour la compréhension de son travail.

Finalement, je n'étais pas absolument consciente de l'ampleur des risques, mais je suis contente de ne pas m'être laissée intimider. Et puis, je suis sans doute moins sensible que d'autres aux sanctions du « milieu » parce que je tiens surtout à l'opinion d'un petit nombre d'amis ou d'aînés que j'apprécie.

G.N. : Tu montres dans ces deux chapitres que la question du « journal » et de l'« auto-analyse » est inséparable du problème de la « distance » et/ou de la proximité (familiarité) du chercheur par rapport à son objet. Le fait d'avoir passé ton enfance dans le lieu même que tu as étudié semble avoir à tes yeux une grande importance. Mais s'agissait-il alors d'une véritable proximité ? Tu ne t'étends pas en effet sur le fait que si tu as vécu dans la commune que tu étudies, ta famille ne faisait pas partie du monde ouvrier qui est au centre de ton travail ? Le cercle des appartenances locales serait donc, dans ce cas, beaucoup plus déterminant que les frontières de classes ?

A vrai dire, le fait d'avoir vécu mon enfance dans cette ville ne m'a pas d'abord servi à grand-chose, sinon à habiter sur place, pendant quelques mois, dans une maison familière. Ce n'était pas forcément un atout. Mais c'est un élément indispensable pour comprendre comment s'est déroulée l'enquête. Voyons d'abord ce que ma « familiarité » avec le lieu (car tu as raison, ce n'était pas une proximité sociale, mais bien un lien de localité, fondé sur une connaissance intime des lieux, pas sur une connaissance de l'« objet d'étude ») a facilité.

J'avais à ma disposition une maison, plutôt confortable, où je pouvais travailler, où j'étais

bien. Déjà cela n'a pas que des avantages. Je n'avais pas l'aiguillon de la hâte, de la nécessité de faire avancer l'enquête, je pouvais très facilement ne rien faire, me croire en vacances, ou pire me donner des excuses en travaillant à tout autre chose. Ce que j'ai fait : j'ai écrit des comptes rendus d'ouvrages, par exemple, pour éviter de me lancer dans l'enquête. Je pouvais demander des rendez-vous avec les notables du lieu, s'ils étaient un peu « anciens » dans la région, en invoquant le nom de mon grand-père qui avait été conseiller municipal jusqu'en 1967. Cela ne fut pas déterminant. Le contact avec une association d'archéologie industrielle où travaillait un collègue de l'ENS a été bien plus utile. C'était un hasard, cela n'avait rien à voir avec mon enfance locale. Les gens que je connaissais là-bas, d'avance, étaient très peu nombreux. Il y en avait trois sortes. D'abord, deux ou trois vieilles personnes, des amis de ma grandmère : une famille d'agriculteurs aisés (qui m'ont permis de contrôler après coup des informations collectées au cours d'une enquête précédente en milieu agricole) ; une vieille dame qui avait été antiquaire et que j'ai enregistrée une fois, plutôt pour garder la trace de sa voix ; une buraliste qui avait fait de la Résistance et qui est morte avant que je l'aie jamais interviewée. C'étaient des personnes socialement proches, qui étaient totalement périphériques par rapport à mes intentions de recherche. Ensuite, et c'est significatif, dans le milieu que je voulais étudier, ma famille avait deux types de contacts : deux familles de proches voisins et des anciennes femmes de ménage. Ceux-là ne m'ont pas servi d'introducteurs. Je me suis tournée vers eux quand je ne savais plus quoi faire, quand il me fallait un nom, un journal de l'usine, une date. Enfin, il y avait les gens que j'avais connus moi-même, à l'école primaire. Mais je suis partie à neuf ans et, je l'ai dit je crois, je n'étais pas bien insérée, j'étais la Parisienne et la bonne élève, deux raisons pour qu'on ne m'aime guère.

G.N. : Et pourtant, on a le sentiment à te lire que cette familiarité a joué un rôle positif dans la maturation de ta recherche.

En fait, cette familiarité en pointillés avec le lieu était surtout visible dans la seconde étape de mon travail. Je n'ai pas utilisé d'introducteurs, mais j'ai fait ce que j'aurais fait n'importe où, assister à des réunions publiques, à des bals, etc. Là, je rencontrais des gens, j'expliquais pourquoi j'étais là, je commençais une interview, je prenais d'autres contacts. Et, à ce moment-là seulement, il y avait quelqu'un qui disait : « Je me souviens de ta grand-mère » ou « J'étais le voisin d'une femme de ménage de ta grand-mère », « Ma sœur était dans ta classe », etc. C'est-à-dire que j'étais connue, repérée, bien plus que je ne connaissais. Les gens me situaient, spatialement (tout le monde connaît ma maison, pas ses habitants) puis socialement (la fille qui a fait des études, etc.). Ma position sociale m'aurait collé à la peau partout ailleurs. La maison, c'était une entrée en matière, comme le temps qu'il fait. Je ne prétends pas avoir eu une « connaissance familière avec mon objet d'étude », loin de là.

Pour aller plus loin dans la question de la distance sociale, il faut en dire un peu plus. Non pas sur le regard que les gens portaient sur moi : ils avaient conscience de ma « supériorité » sociale, comme partout ailleurs. Mais sur mon rapport affectif au milieu ouvrier. C'est une déchirure. L'intrusion de la distance sociale au cœur d'une relation intime, quasi familiale. Je m'explique. J'ai vécu seule avec des grands-parents très âgés ; il y eut donc des jeunes femmes employées par ma famille qui s'occupaient de moi (et je crois que c'est une constante sociale importante, que beaucoup d'enfants de bonne famille, ici et ailleurs, et pendant des siècles, ont eu, tout petits, des « nourrices » de milieu populaire : c'est un type très particulier de relation intime entre les classes, à un moment important de la socialisation, il me semble que cela mériterait d'être

pris au sérieux). Vers trois ou quatre ans, j'ai été « mise en nourrice » complètement, pendant au moins un an, dans la famille d'une de ces jeunes femmes dont le mari était ouvrier et qui avait un fils à peine plus âgé que moi. J'en ai un souvenir très net ; c'était une seconde famille, des gens très importants affectivement pour moi. Je considérais le petit garçon comme mon frère de lait. J'étais d'autant plus attachée à cette famille que mes parents étaient loin, que ma sœur aînée était morte, etc.

J'en viens à la déchirure, à l'intrusion des rapports sociaux dans mon univers enfantin. Ma nourrice attendait un second bébé. Elle décida (ou bien ma grand-mère, je n'en sais rien) qu'elle ne pouvait plus s'occuper de moi. Elle me « rendit » à mes grands-parents, je déménageai (les maisons étaient assez proches). Du jour au lendemain (c'est du moins le souvenir que j'en ai), je ne fis plus partie de cette famille, je ne les vis plus jamais ; mon frère de lait, rencontré près de l'école où nous allions tous les deux (mais dont les classes n'étaient pas mixtes), ne me saluait plus. J'eus l'impression d'une trahison, d'un abandon. Plus tard, j'ai mis cet abandon sur le compte de la distance de classe. Sur le coup, je l'ai subi, c'est tout. Je raconte cela, c'est un peu trop intime, complaisant ? Mais cette expérience de la distance de classe au cœur d'une relation affective, je l'ai faite une seconde fois, pendant l'enquête même. On pourrait se demander si toute l'enquête, d'un point de vue psychologique, n'a pas été menée pour refaire cette expérience originelle. C'est ici encore plus difficile à raconter. Disons que pendant l'enquête j'ai été intégrée dans une famille ouvrière, que je me suis « installée » avec un ouvrier, au grand dam de ma mère et de mes amis, que j'ai voulu faire ma vie avec lui et que j'ai vécu notre rupture comme une intrusion de la dure nécessité sociale dans ma vie privée. La sociologue prise au piège des règles sociales de l'al-

liance, c'est plutôt comique, après coup. Cela ne l'était pas du tout.

G.N. : Ces approfondissements ne figurent pas dans ton livre. Est-ce volontairement – par « pudeur » comme on dit – ou parce que tu as découvert après coup les rapports sous-jacents que ce passé entretenait avec ton travail ?

En 1986, je n'avais pas une conscience aussi nette de ce qui, dans mon passé, expliquait mon rapport au monde ouvrier, ni même de mon désir, voué à l'échec, de m'y sentir chez moi. Je ne savais pas que mon enquête et les liens que, grâce à elle, j'avais noués avaient à voir avec cette rupture subie avec ma nourrice. Je ne pouvais donc pas expliquer pourquoi je me sentais si proche affectivement de mes enquêtés, ni comprendre ce que cette proximité recouvrait de distance déniée. Et puis, tout cela était encore trop brûlant. Je n'arrivais même pas à en parler dans mon milieu social « normal ». Je me sentais coupable d'avoir utilisé des êtres aimés pour un profit intellectuel, c'est-à-dire social. Cette fois, c'est moi qui avais trahi. J'avais fui. Mon ami savait, bien sûr, le travail que je faisais. Il avait une attitude ambiguë à son égard. Il le haïssait ; un jour il a voulu jeter ma machine à écrire par la fenêtre. En même temps, il m'aiderait. Il prenait des notes, il lisait ce que j'écrivais, on en discutait. Il voulait rectifier mes analyses, j'ai toujours tenu compte de ce qu'il disait. Il a écrit des textes sur l'usine. Il voulait me faire comprendre. Bref, il était lui aussi aux prises avec la distance de classe. Un jour, je raconterai tout cela. Mais je trouve que j'ai déjà bien assez disséqué, j'ai plutôt envie d'écrire librement. J'arrive aux limites de l'auto-analyse. Je n'ai plus envie d'objectiver.

Pour revenir à ta question sur les appartenances locales et les frontières de classe, je crois que j'ai donné les éléments d'une réponse. L'appartenance locale, c'est simplement faire partie de « groupes primaires » où peuvent se côtoyer des individus de classes sociales différentes, par exemple, par le voisi-

nage ou par des relations marchandes de « services » (les femmes de ménage, la nourrice). C'est dans ces groupes primaires qu'on peut toucher du doigt la réalité des frontières de classe, faire l'expérience de la distance de classe. Il y a aussi les alliances familiales. Dans ce domaine, j'ai l'expérience de l'échec. Mais il y a des « réussites », c'est-à-dire des mariages inter-classes, des mariages « mixtes », comme on dit pour les mariages interethniques. Qu'est-ce que cela signifie d'appartenir à une classe sociale « par alliance » ? Il y aurait toute une étude à faire de ces ménages « aberrants » statistiquement, improbables socialement ; elle nous apprendrait beaucoup sur la réalité de la distance de classe.

G.N. : Le terme même d'auto-analyse – qui évoque irrésistiblement la psychanalyse – montre la différence qui existe entre s'analyser soi-même et analyser les autres. Si le propre du travail en sciences sociales, aussi, est de mettre en lumière des processus inconscients, attribuer à l'ethnologue-sociologue la capacité d'analyser consciemment ses pratiques inconscientes, n'est-ce pas rétablir en fait la coupure que l'on prétendait supprimer entre le chercheur et le monde social qu'il étudie ?

D'abord je te dirai que, pour effectuer une auto-analyse convenable, on n'est pas tout seul, contrairement à l'impression pessimiste que je donnais tout à l'heure en répondant à ta question sur le viol des tabous du milieu. Et les autres peuvent vous aider, vous montrer vos naïvetés, vous resituer à votre place. Le commencement de l'auto-analyse, c'est de prendre au sérieux les analyses sociologiques sauvages, la sociologie spontanée si tu préfères, que les autres font de vous. Évidemment, en les rapportant toujours aux caractéristiques sociales de ceux qui les effectuent. Je crois beaucoup au pouvoir des sociologies spontanées « croisées », c'est-à-dire à l'accumulation, parfois contradictoire, des regards socialement différenciés. Trouver la place qu'occupe quelqu'un (même s'il s'agit de soi-

même), c'est souvent découvrir le point de croisement des différents points de vue, socialement situés, sur cette personne. Même si ce point d'intersection n'existe pas, n'a pas de réalité, n'est jamais opérant. C'est une attitude que je compare à une phénoménologie de la perception, de type husserlien : le Panthéon n'est jamais que la « somme » des points de vue que l'on peut prendre sur lui, étant bien entendu que cette somme n'existe pas comme point de vue.

Par exemple, j'ai longtemps cru que j'appartenais aux classes dominantes. Je m'étais habituée à être regardée toujours « par en-bas ». Ce n'est que tardivement que j'ai pris conscience de mes « handicaps » sociaux, ou plus exactement de mon absence de « capital » dans des domaines essentiels, comme l'absence de tout « capital économique », la faiblesse de mon capital social, etc. Ma perception de moi-même était faussée par la trajectoire ascendante de ma famille, qui me mettait en position plus « haute » que mes parents, mes grands-parents, etc., mais aussi par ma tendance, inconsciente, à frayer avec de plus « déshérités » que moi. Je portais cette supposée supériorité comme une faute, comme un poids. J'expiais. J'ai été soulagée de croiser de temps en temps des individus socialement beaucoup plus favorisés que moi. Pour qu'une auto-analyse soit complète, je me demande s'il ne faudrait pas avoir enquêté dans tous les milieux sociaux, ce qui est impossible, bien sûr. Enfin, cela veut dire qu'on peut toujours améliorer une auto-analyse. Par ailleurs, l'inconscient social n'est pas de même nature que l'inconscient psychanalytique, il est moins « personnel », je dirais ; on peut le trouver plus facilement par analogie. Mes traumatismes enfantins, même s'ils relèvent de telle ou telle figure connue, je ne peux guère m'aider de ceux des autres pour les découvrir. Comment savoir en effet qui, parmi les autres, a subi des traumatismes analogues ? Au contraire, j'ai les instruments sociologiques nécessaires pour savoir à qui me comparer. Quand je m'analyse moi-

même, en sociologue, je sais à peu près à qui me comparer, je peux devenir facilement à moi-même un « autre » social. La venue à la conscience de mon inconscient social en est grandement facilitée. Il y a des critères facilement objectivables. Par exemple, je sais que j'appartiens à une génération, je peux m'analyser comme telle. J'ai des indicateurs assez solides sur ma position sociale : je sais quel niveau d'études j'ai atteint et comment ; je sais combien je gagne ; je peux analyser la position de ma famille comme j'analyserais une autre famille. Bref, la moindre des choses qu'on attend d'un sociologue, c'est qu'il soit capable de s'appliquer à lui-même et à son entourage les critères d'analyse qu'il applique aux autres. Évidemment, c'est réducteur. C'est réducteur dans toute analyse sociologique mais, parce qu'il s'agit de moi, je suis plus sensible à cette violence ; j'ai donc plus de réticences à me considérer seulement comme issue de tel milieu social, ayant effectué tel type de trajectoire, etc. C'est d'ailleurs un exercice salutaire, cela donne une petite idée de la violence que l'on fait subir d'habitude à ses « objets ». Bref, je dirais qu'il faut essayer de faire une analyse « extérieure » de soi-même et une analyse « compréhensive » d'autrui. Cette double exigence revient simplement à redresser le bâton tordu par la différence de « savoir » sur moi et sur autrui, de connaissance intime des expériences. Je connais « tout » sur moi-même, tous les souvenirs conscients, toutes les expériences qui ont compté, tous les détails de mon existence ; j'en sais beaucoup trop, je suis submergée. Et c'est une illusion à combattre : je ne me connais pas *sociologiquement* (je ne considère ici que ce point de vue). Je ne connais presque rien des autres, des bribes, des indices à partir desquels je reconstitue des positions, des trajectoires. Cela rend l'analyse sociologique plus facile, mais plus risquée. Je peux avoir manqué un détail important, avoir oublié de poser une question, l'apprendre plus tard, etc.

Je crois que le sociologue a de puissants instruments d'objectivation, que l'ethnographie permet de les appliquer en finesse ; que les instruments grossiers de l'analyse sociologique combinés avec la précision dans le détail de l'observation ethnographique donnent une attention, une acuité de regard qui constitue le « métier » du sociologue de terrain. Je crois aussi qu'on arrive à une « connaissance » sociologique en s'aidant de la diversité des points de vue de la sociologie spontanée. Je ne pense pas qu'il y ait « un » sens commun, mais « des » sens communs, chacun situé socialement, et que le sociologue a comme grand avantage sur les non-sociologues d'être attentif à un certain nombre de ces « sens communs », ou points de vue indigènes, et non pas soumis à un seul. Il est capable de se « décentrer », d'épouser tour à tour les points de vue de gens très divers socialement, d'épouser non pas « un » point de vue indigène mais plusieurs. C'est là que joue l'expérience des enquêtes. Chaque milieu enquêté, si le travail est bien fait, vous fait cadeau de son point de vue sur le monde social. Évidemment, c'est un peu optimiste. Mais ça devrait marcher comme ça.

Ce que je viens de dire, la combinaison des instruments d'objectivation avec la diversité des points de vue indigènes épousés tour à tour par le sociologue, vaut pour l'analyse sociologique en général mais aussi pour l'auto-analyse. On effectue correctement une auto-analyse en se réduisant, à corps défendant, à ses caractéristiques sociales les plus objectives et, en même temps, en prenant en considération les points de vue des autres sur soi. Dans une enquête, le sociologue est donc relativement conscient de ce qui, habituellement, est inconscient ; ou plutôt, à la fin d'une enquête, sinon, l'enquête est impossible. On ne peut pas jouer le jeu des interactions sociales en toute conscience, on deviendrait fou et l'interaction s'interromprait. D'ailleurs, heureusement, il y a plein de moments où le sociologue n'est pas conscient socialement. Presque tout le temps,

je dirais. Sinon, on ne pourrait pas vivre normalement. Est-ce qu'on vit normalement, d'ailleurs ? C'est une autre question...

G.N. : Pour poursuivre ce petit jeu de l'analyse de l'auto-analyse, j'aimerais t'interroger sur les « non-dits », les « blancs » qui parsèment ces deux chapitres : pourquoi ce déséquilibre dans la présentation de ta généalogie (le père absent) ; pourquoi ces paragraphes où tu en dis trop ou pas assez sur toi-même ?

J'ai déjà répondu en partie à la question sur l'insuffisance de mon auto-analyse. A y réfléchir, je me dis que c'est en effet un exercice impossible. Il y a des choses dont je n'ai pas parlé parce qu'elles impliquaient d'autres que moi, je ne voulais pas les exposer eux sous prétexte que je m'exposais moi.

Si j'ai insisté sur la branche maternelle de ma famille, c'est parce que c'est elle qui était concernée au premier chef par mon appartenance au lieu (maison construite en 1908 par le père, ouvrier, de ma grand-mère et par sa femme couturière ; ma grand-mère elle-même a vécu là-bas une partie de sa vie ; son mari et elle y ont passé leur retraite, de la fin de la guerre jusqu'à leur mort, en 1967 et 1978 ; son mari, enfin, a été conseiller municipal dans cette ville à la fin de sa vie). Je donnais donc les éléments de mon inscription locale. C'est aussi parce que moi-même je n'ai connu vraiment que cette branche maternelle. Si j'ai tant insisté sur ces grands-parents-là, ce n'est pas seulement parce qu'ils vivaient à Dambront, c'est parce que j'ai vécu, de ma naissance jusqu'à neuf ans, avec eux et non avec mes parents. Mes parents ayant divorcé à ma naissance, j'ai peu connu mon père, encore moins sa famille. Bref, le déséquilibre dans ma généalogie présentée est le reflet d'un déséquilibre de fait. Or, la famille, c'est d'abord une instance de socialisation. De ce point de vue, l'influence paternelle dans mon cas est à peu près inexistante. Mais on hérite de qualités sociales familiales même si l'on n'a pas été socialisé par elle. Je vais donc continuer.

La mère de mon père avait émigré de Russie en 1925. Son mari, décédé peu auparavant, était propriétaire d'une usine de cuirs dont il s'était dessaisi au profit des Soviétiques en 1917. La NEP l'avait rétabli dans ses fonctions. Il a bien fait de mourir en 1922, ses associés (ils étaient trois) ont mal fini, sans doute en Sibérie. Ma grand-mère a bien fait de partir, aussi, je crois. Ils étaient juifs. Mon père est un assimilationniste qui n'aimerait pas du tout que je raconte tout ça. Se faire oublier, c'est son idée. Je suis parfois tentée de penser comme lui. Mon père est donc arrivé en France à douze ans. Il a vécu dans un milieu d'émigrés russes, pauvre comme Job, il a fait des études de philosophie à Paris où il a rencontré ma mère. Les détails n'ont sans doute pas d'importance. Les relations entre les deux belles-mères étaient mauvaises, elles n'avaient en commun que leur absence de culture légitime. Pour cela, mes deux parents sont pareils : ils sont la première génération d'intellectuels et ils en ont souffert. Mais ce sont bien des intellectuels tous les deux et je suis donc une « héritière ». C'est sans doute cela que je voulais signaler quand j'ai parlé de mes bons résultats scolaires : ils marquaient mon héritage, ils me coupaient des camarades de classe. A présent je vois bien que c'était un peu elliptique. On peut fort bien être bon élève sans être un héritier. Cela vous coupe aussi des autres, mais autrement, j'imagine. J'ai beaucoup souffert de mon étrangeté sociale dans le milieu scolaire où je vivais, je la mettais sur le compte de mon rapport à l'école alors que c'était autre chose. Tu vois, c'est ici que j'aurais besoin de lâcher l'auto-analyse et de faire faire le travail par d'autres. J'ai vécu ma scolarité comme allant de soi, j'avais une familiarité d'héritière avec les livres, avec la lecture, peut-être aussi avec l'écriture. Je n'ai pas, avec le statut d'intellectuel, les difficultés qu'ont les intellectuels de la première génération ; je les comprends assez bien, parce que mes parents les ont eues.

G.N. : Ne crois-tu pas que l'auto-analyse « horizontale » (où l'on essaierait de noter tous les éléments du moment de la recherche – pris dans les différentes sphères du monde social dans lesquels nous sommes – qui contribuent à orienter le regard, à actualiser tel ou tel élément de son passé biographique plutôt que tel autre) serait finalement plus profitable que l'analyse « verticale » (où l'on peut toujours après coup, trouver dans son passé des explications sociologiques rendant compte de telle ou telle forme d'engagement intellectuel) ?

Ce que tu appelles une auto-analyse horizontale, et je suis d'accord avec toi sur son importance, je l'ai tenté. Je dirais que l'auto-analyse verticale, c'est la mise en œuvre de ces instruments solides et grossiers de la sociologie : une mise à plat des capitaux de départ et de la trajectoire. Dans mon cas, c'est assez facile à faire, moins à dire : héritage intellectuel confortable, pas d'héritage économique, pas vraiment d'héritage social (en particulier, aucune parentèle intéressante, deux ou trois générations d'enfants uniques, tribut payé à l'ascension sociale). Une alliance socialement (et psychologiquement) inconfortable entre des Français petits-bourgeois de province et des immigrés perçus comme infréquentables. Enfant, j'avais un peu honte de ma « grand-mère russe ». Ma mère a eu une carrière professionnelle impeccable et une vie privée qui la marginalisait un peu, socialement. Mais je m'égare. Revenons à l'auto-analyse horizontale qui n'est en réalité que l'utilisation optimale du journal de terrain de l'ethnographe. Je ne crois pas qu'il faille substituer l'une à l'autre ; les deux se complètent. L'auto-analyse horizontale est insuffisante. Cela ne veut pas dire qu'il faille tout publier. Mais c'est un travail qu'il faut avoir fait sur soi-même. La question de la publication, finalement, est peut-être secondaire. Il faut pourtant dire que je me suis beaucoup auto-censurée quand j'ai publié des « extraits » de journal de terrain ; trop peu, sans doute, au regard des

règles académiques, trop, sûrement, au regard de la transparence de l'auto-analyse. En effet, les événements adjacents à l'enquête, les éléments de réflexion qui viennent de l'appartenance concomitante à un milieu social hors-terrain, ce que tu nommes l'auto-analyse horizontale, étaient étroitement imbriqués au « journal de terrain » où je notais mes observations. Mais, pour la publication, je les ai supprimés. Sauf dans deux passages, celui où je reprends des notes de lecture sur Hoggart et sur Linhart, celui où je raconte la visite de l'usine ; et encore...

G.N. : Pour conclure, j'aimerais avoir des éclaircissements sur des aspects qui s'enchevêtrent dans ton travail, mais qu'on gagnerait à distinguer : « journal de terrain », « journal de recherche » et « auto-analyse » sont des notions qui ne se recoupent pas. Il me semble que ce qui caractérise le travail ethnologique, c'est le journal de terrain qui se justifie par le fait que dans la définition canonique de la discipline, l'ethnologue collecte ses matériaux par « observation participante » et les consigne dans un journal (cette collecte s'effectuant en sociologie par le biais du questionnaire et en histoire par le travail sur archives).

Mais il y a une deuxième fonction du journal qui affleure dans ton travail et qui relève du journal de recherche. Il y a là un instrument de travail qui devrait être utilisé par tous les chercheurs. De même que dans les laboratoires scientifiques, physiciens ou biologistes consignent jour après jour les moindres événements de la vie quotidienne du laboratoire, de même l'historien, le sociologue, le politologue et bien sûr l'ethnologue sont à même de noter les moindres événements de leur travail quotidien : réflexions brutes, souvent naïves sur la recherche, éléments d'hypothèses, commentaires sur les sources, bribes de notes de lecture ou de conversations avec d'autres chercheurs, pistes à privilégier ou à abandonner ; traces conservées des opérations successives qui mènent du matériau brut au « produit fini ».

Tu as tout à fait raison. J'étais obnubilée par la technique du journal d'enquête, qui me paraissait centrale pour l'aspect ethnographique de ma démarche. J'étais aussi très attentive au travail sur soi que représente l'auto-analyse (et, je dois dire, plus sensible à sa dimension « verticale » qu'à sa dimension « horizontale »), parce qu'il me paraissait indispensable pour restituer sa dimension sociologique à une observation ethnographique effectuée dans sa propre société, c'est-à-dire pour montrer comment l'observation est prise dans les relations sociales, qui sont des relations « de classe », entre l'observateur et les observés. Dans ces conditions, publier son journal d'enquête et des bribes de son auto-analyse étaient des actes « théoriques » qui se situaient dans le contexte de l'ethnologie de la France des années quatre-vingt.

Pour dire vite, il y avait alors (et ce n'est pas si ancien) une ethnologie de la France d'influence structuraliste, qui péchait à mes yeux par son culturalisme et sa naïveté sociologique ou plutôt par son aveuglement à l'égard des phénomènes de domination. L'accent mis sur l'auto-analyse était en partie une réaction contre cette tendance « rousseauiste », un peu lénifiante, de l'ethnologie de la France, représentée entre autres par les travaux sur Minot. On me considérait d'ailleurs comme « marxiste » dans ce milieu. J'étais par ailleurs très attachée au travail de terrain, en réaction contre des travaux sociologiques menés « en chambre » et qui me paraissaient soit de pures élucubrations théoriques sans fondements, soit de grosses machines statistiques pleines de préjugés. Le journal d'enquête me paraissait, je te l'ai dit au début de cet entretien, une garantie de scientificité.

Mais je ne me suis pas astreinte véritablement à tenir un journal de recherche. Il y a des bribes, des feuilles volantes horriblement décousues, des notes sur des petits bouts de papier, qui retracent tant bien que mal l'élaboration de l'enquête. J'en ai retiré quelques

moments, celui par exemple où j'ai abandonné l'idée que le travail à-côté était une revanche contre l'usine au profit de l'idée qu'il s'agissait d'un accommodement avec l'usine. Je ne crois pas que j'aurais pu vraiment le publier. Peut-être que si. Je n'y ai pas pensé. Peut-être parce que cela revenait à donner de l'importance non plus à ma personne sociale (comme dans l'auto-analyse), non plus à ma personne professionnelle, à l'exercice de mon métier d'ethnographe (comme dans le journal d'enquête), mais aux étapes de ma réflexion, c'est-à-dire à ma personne intellectuelle, ce qui, à mes yeux, aurait été immodestie et complaisance. Pour le coup, je débute dans le métier et ne croyais pas suffisamment intéressants mes tâtonnements, mes balbutiements, etc. Toutes mes « fausses pistes » me paraissaient des erreurs dues à mon ignorance, à mon inexpérience. Je crois que, pour livrer un processus d'élaboration théorique, il faut déjà être convaincu de sa valeur intellectuelle. C'est sans doute faux. A vrai dire, je reconstruis après coup mes réticences, puisque l'idée même de publier un journal de recherche ne m'est pas venue.

G.N. : Tenir et publier un journal de recherche sont, tu l'as dit toi-même, deux opérations distinctes. En ce qui concerne le travail de l'historien en tout cas, je crois que le simple fait de tenir un journal de recherche, pour soi, est une bonne façon (notamment par les relectures des étapes de son propre travail qu'il permet) de parvenir à un meilleur contrôle de sa recherche.

Je me demande si, pour les historiens, le journal de recherche n'est pas l'unique lieu où l'on peut découvrir à la fois le métier de l'historien – ce qui, pour l'ethnographie, se lit dans le journal d'enquête – et sa personne sociale – c'est-à-dire ce que nous appelons ici auto-analyse. Car, finalement, l'auto-analyse (qu'elle soit verticale ou horizontale) n'est jamais qu'une des modalités du journal de recherche. Ce qui complique tout pour le journal

de recherche : à partir du moment où l'on décide non seulement de le tenir, mais de le tenir pour le publier, on se met à « poser », à faire un peu ce que tu critiquais en parlant des mémoires des grands hommes. On se contrôle, on cherche à ne pas avoir l'air complètement stupide. Du coup, est-ce que c'est encore une trace du processus d'élaboration de la recherche ? Quand on se regarde en train de travailler, est-ce qu'on travaille encore de la même façon ? Mais cette espèce de dédoublement est indispensable pour l'ethnographe ou le sociologue, c'est même constitutif de son métier. Est-ce aussi indispensable pour l'historien ?